



ÉDITIONS D'EN BAS, 2012

Arno Camenisch, trad. de l'allemand
par Camille Luscher

Derrière la gare

95 pages

ISBN 978-2-8290-0438-4

7€

ENFANCES
À LIRE

DERRIÈRE LA GARE

« Il pleut. Silvana a mis sa
pelerina rouge et ses bottes.
Mon imperméable est jaune.

Nous traversons le village main dans la main, passons devant la quincaillerie du Giacasepp et devant l'Usego. Devant l'épicerie de la Marionna, sur le petit pont et devant le kiosk. La Mena est assise dans son kiosk et lit famactuel. Elle a ses lunettes et ne lève pas les yeux. Derrière elle, Jésus est accroché à la croix. Sa main droite est cassée. Nous continuons le long de la route, passons devant le grand pont et quittons le village. Quand nous regardons en arrière pour la deuxième fois, le village a disparu. » Ainsi s'achève, pour la simple raison, semble-t-il, que le chemin fait une courbe, ce bref récit écrit au présent et dont les premiers mots constituent le titre, comme s'il n'y avait pas à choisir à quel moment l'arrêter, par où le commencer, comment l'intituler, un peu comme on coupe dans la longueur du rouleau une bande de papier. Le lé, unité de mesure dont les lisières ne varient pas, serait ici le paragraphe, toujours à peu près de même taille – une quinzaine de lignes – et qui fait progresser pas à pas dans la description de ce village des Grisons, en Suisse, et de la vie d'un petit garçon par les yeux duquel il se révèle.

La vallée est celle de la Surselva, où coule le Rhin antérieur qui n'est encore qu'un torrent de montagne, à l'Ouest de Coire. Le soleil ne s'y montre pas pendant trois mois. C'est un hameau de treize chats, six chiens et de quarante-et-un habitants, comme se plaît à préciser l'enfant qui, avec son frère, ne cesse de décompter, d'inventorier : les couleurs et les marques des autos parkées derrière la gare, les frigos, les portes ouvertes, les portes fermées... Son épicière, son boulanger, son laitier, son quincailler, son poète, son mécano, son coiffeur, l'employé des

chemins de fer, le couple de citadins qui ne parle qu'allemand et passe le week-end assis sous un « parisol » à compter les trains qui passent, tous, davantage que de simples voisins, viennent agrandir le cercle familial composé de la Maman – dont il est dit peu de choses peut-être parce que trop proche – du Fatre qui est peintre en bâtiment, de la Nona qui a un dentier et une jambe plus courte que l'autre, du Nono qui fabrique râteaux et cerceils, « se tenant bien droit derrière la sciaruban et qui nous scie fourbis et fourbas tout petit et tout court », de la Tata qui tient le « restaurant » l'Helvezia. Ce village, assez peu conforme, il est vrai, à ceux des prospectus touristiques, inhabités, propres et lisses, est un concentré d'humanité.

Quelque chose de tendre mais aussi d'insolite se dégage de cette chronique pleine de drôlerie, de fraîcheur, composée surtout du récit des bêtises des deux frères, de leurs visites chez les voisins et de petites observations de toutes sortes. Pourtant, des événements graves, des expériences cruelles ou certains faits révélant les travers des adultes, apparaissent ici et là, masqués par la façon de les rapporter, souvent elliptique ou naïve. Ainsi, le taupier dévissant les pattes de ses proies, la lapine dévorant ses petits, le père abattant froidement le vieux chien Fido, le Tini Tounu emmenant les enfants dans les foins et montrant son zizi le dimanche quand les gens sortent de la messe, le couple d'Italiens, qui habite à l'étage, obligé de quitter la Suisse, enfin, le grand-père, qui a dû partir à Coire parce qu'il a « des patates noires dans la poitrine », s'éteignant doucement dans son lit d'hôpital : « Ses yeux sont petits et brillants. Il parle lentement et pas fort. Les cabels dans son bras ont disparu. Personne ne dit rien. Tous regardent le Nono et par la fenêtre quand ils se mouchent ». L'enfant, d'un même coup d'œil, prélève et nous livre des pans de tout ce qui l'entoure, ne s'inquiétant pas nécessairement de faits préoccupants

et prenant au sérieux, au contraire, ce qui ne l'est pas. La réalité revêt dès lors un aspect inhabituel par le simple fait de mettre sur le même plan détails et choses d'importance, ou bien se révèle cocasse quand sont juxtaposés les caractéristiques et les objets possédés par Untel : ainsi cette Madame Muoth qui a une VW coccinelle blanche et une permanente grise...

« Les phrases simples et courtes sont celles d'un enfant qui observe le monde sans le juger ni le commenter, qui l'accepte comme il est. Les termes orthographiés phonétiquement reflètent aussi son langage, qui saisit le monde dans la singularité qu'il a pour lui » explique Camille Luscher qui a traduit ce texte de l'allemand, mais un allemand tout imprégné de romanche, à l'orthographe malmenée, envahi de néologismes et de mots amalgamés retranscrits phonétiquement comme, par exemple, sacanplastic, sirodsuro, deuschvo, ou bien : comilfo, epi, mainant, tchaccoté (pour : comme il faut, et puis, maintenant, juste à côté). Des bribes de phrases proférées par les personnages sont intégrées au texte, dans la foulée : « La Nona aime bien cuisiner. Elle cuisine trop picant et trop peu. Juste assez cuisiné, elle dit quand les plats sont vides sur la table. Et si des fois il reste encore quelque chose dans les plats, elle dit qui prend encore le pitibout, faut tout de même pas laisser ça, les garçons, allez mangez encore ce pitirest, spindrar in'olma, pour sauver une âme. »

Arno Camenish, né en 1978 à Tavanasa, dans cette même vallée de la Surselva, achève en 2012 sa « trilogie grisonne » dont *Derrière la gare* constitue le deuxième volet. Il écrit, comme beaucoup de ses confrères rhéto-romans, aussi bien en allemand qu'en romanche (plus précisément, en sursilvan qui est l'un des cinq idiomes romanches), langue parlée aujourd'hui par moins d'un pour cent de la population suisse dans ce canton gagné peu à peu par

l'alémanique des Grisons, voire l'allemand standard. *Sez Ner*, qui en est le premier volet (sa traduction est parue chez le même éditeur lausannois en 2010), présente deux versions – allemande et sursilvane – en miroir, mais il fut rédigé, selon l'auteur, au même moment et pensé comme un tout, une unité bilingue insécable révélatrice d'interférences et d'emprunts réciproques. Le roman *Derrière la gare* naît, lui, d'une double inversion puisque le texte est écrit en allemand, quoiqu'imprégné de romanche et d'italien, ce qui est l'exact opposé de la situation linguistique des personnages qui parlent romanche, un romanche teinté d'allemand ; d'autre part, bien des expressions sont orthographiées comme le narrateur les entend alors qu'il n'est pas censé rédiger quoi que ce soit. Or, si l'enfant n'écrit pas et, qui plus est, ne parle pas allemand, c'est donc qu'il n'y a, de la part de l'écrivain, aucune volonté d'imiter, de reproduire, mais bien celle de trouver autre chose en brouillant les pistes : une langue susceptible de transcrire ce qui passe par la tête d'un petit garçon, avec laquelle il puisse bâtir un texte qui s'apparente à sa perception de l'univers. Souvenons-nous quand, enfant, nous nous imaginions qu'un mot s'écrivait d'une certaine façon et que nous n'en démordions que difficilement, plus tard. C'est qu'en effet, tout un pan de l'échafaudage du sens s'effondre avec la graphie commune, les liens se faisant de manière intime entre une chose et une autre selon nos propres règles et rêveries. Ainsi, dans le « restaurant » de la Tata, sûrement y a-t-il, pour le petit garçon, un peu d'or qui brille en même temps qu'un reste d'italien, quelque pépite encore plus précieuse pendant ces longs mois d'hiver où le soleil n'apparaît plus, tout comme sont précieuses ces petites lumières des bouts de cigarettes qu'il observe se relayer l'une l'autre autour de la grande table et compare à la flamme qui ne s'éteint jamais dans l'église du village.

L'écrivain pourrait être cet homme étrange qui hante l'Helvezia, ce vieux monsieur que le garçon voit toujours assis dans un coin du restaurant de sa tante, avec sur la tête un chapeau poussiéreux. « Sous le chapeau, ses yeux gris furèrent. De temps en temps il se frotte le nez. Sa pelle est appuyée contre le mur. C'est le Fazandin. Il est assis là tous les jours dans le coin. La Tata dit qu'est-ce que tu me racontes comme bêtises, il n'y a personne d'assis là. Mais ce n'est pas vrai, le Fazandin est assis là tous les jours, aujourd'hui aussi. Tu vas finir par me faire peur, dit la Nona. Elle n'a pas à avoir peur du Fazandin. L'Otto est le seul à me croire. Il dit ouioui, là dans le coin, hein, c'est là qu'il est. Il est assis là depuis cinq siècles déjà et il refuse de payer. »

Françoise Le Bouar